

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président. E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué. DEPARTEMENT DES ANNONCES. JOS. T. BUDDECKE, Directeur.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

DU 13 JANVIER 1913

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P.M., 6 P.M.

CARNET MONDAIN

JANVIER

- Bals à l'Athénium. 15-Arthémians. 16-Corinthians. 21-Mittens. 22-Athenians. 29-Krewe of Mystery. A L'Opéra. 17-Falstaffiens. 20-Mithras. 23-Obéron. 28-Atlantéens. 30-Chevaliers de Momus.

FEVRIER

- A L'Opéra. 3-Equipe de Protée. 4-Mystic Krewe of Comus. 4-Bal de Rex à l'Athénium.

LE "LOUISIANA COMPANY"

La "Louisiana Company", organisée tout récemment, attire l'attention générale, préconisant la théorie qu'il y a place, en Louisiane, pour 250,000 familles et plus d'un million de colons, sur les 22,000,000 d'arpents de terres fertiles qui attendent que la charrue, pour produire d'abondantes récoltes.

Les milieux financiers et les hommes d'affaires de toute la Louisiane, sont remplis de confiance, à l'idée des grandes possibilités, qui seront la conséquence de la campagne sur le point d'être entreprise.

Ce mouvement a reçu un remarquable stimulant grâce à la haute situation occupée par les personnes qui ont signé la charte de fondation de cette société.

Parmi les personnes qui ont participé à l'organisation de cette compagnie, nous relevons les noms suivants: Frank B. Williams, John H. Fulton, J. D. O'Keefe, Joseph Burg, E. H. Bright, P. H. Saunders, H. Generes Dufour, John A. Pharr, C. W. Marsh, A. Brittin, C. H. Hyams, J. K. Newman, H. M. Walmsley, R. H. Downman, Pearl Wight, Hugh McCloskey, Frank B. Hayne, A. Baldwin Jr., Maurice Stern, Jules M. Burguières, W. Mason Smith, Lynn H. Dinkins, Eugene A. Pharr, Crawford H. Ellis, William P. Pool, Charles Janvier, Bernard McCloskey.

Le but immédiat de la jeune société, est de faire de la réclamation pour les ressources de l'état, et de mettre sur le marché, des terres encore vacantes, mais qui sont d'une incontestable fertilité; en un mot, on désire, grâce à une sage publicité, augmenter la population et les ressources agricoles de la Louisiane.

Cette entreprise est peut être la seule qui soit soutenue par des personnes dont l'intérêt est uniquement patriotique. Les fondateurs ne visent qu'une chose: la prospérité de la Louisiane. Tous les noms figurant sur cette liste appartiennent au monde des affaires et sont connus pour l'intégrité de ceux qui les portent.

La nouvelle compagnie compte faire une judicieuse publicité des ressources de la Louisiane, dans les autres états. Elle s'attachera à faire ressortir tous les avantages que les nouveaux arrivants pourront retirer d'un sol encore vierge, et pourtant si fertile.

POURQUOI SOMMES-NOUS DROITIERS?

Vous fêtes-vous demandé? Ne prenez pas cette peine, on y a pensé pour vous. Le Dr. J. Herber (de cette) vient d'adresser à l'Académie de médecine un mémoire manuscrit, dont nous devons au professeur Chauffard une très lumineuse analyse; nous la résumons brièvement, avant d'y ajouter notre fonds propre. La "droiterie" est un caractère physiologique, presque spécial à l'homme; en dehors de l'espèce humaine, on ne la rencontre que chez quelques singes anthropoïdes, comme l'orang-outang, par exemple. Le gorille et le chimpanzé sont gauchers. Pourquoi nous servons-nous de préférence de la main droite? Ici, les théories commencent.

La plus connue est celle, qu'on a si fortement battue en brèche, de Broca, lequel se plaisait à dire qu'on est droitier de la main parce qu'on est gaucher du cerveau; pourquoi pas le contraire? Mais l'anticipation pas.

En ce qui nous concerne à expliquer le "dextrisme" par la position du fœtus pendant la gestation. Les membres gauches du fœtus, dans la position normale, celle qui est la plus habituelle, étant maintenus par une paroi assez rigide, en partie formée par la colonne vertébrale, il en résulte que les membres droits sont beaucoup plus libres, dans leurs mouvements et, par suite, plus exercés. L'enfant qui vient de naître, par adaptation, peut le faire mouvoir plus facilement, ce qui fait que les membres droi-

ont les premiers dont il ait tendance à se servir; n'est-ce pas le pied droit qui commence toujours le pas; n'est-ce pas avec la main droite qu'instinctivement on saisit un objet?

L'explication semble assez rationnelle, ce qui ne signifie pas qu'elle ait satisfait tout le monde. C'est dans une toute autre direction que s'est engagé M. Herber, celui-là même qui a soumis le résultat de ses recherches d'ailleurs très ingénieuses, à l'Académie.

D'après ce savant praticien, la clinique indique clairement pour quoi, l'homme de tous les temps et de tous les pays a toujours été droitier. Elle nous apprend que "les efforts, les souffrances, les mouvements du côté gauche du corps retentissent profondément sur le cœur, et la loi du moindre effort explique pourquoi l'homme se sert principalement du bras droit."

Nous n'entrerons pas dans le détail de l'argumentation, qui est, reconnaissons-le, conduite avec une rigoureuse logique; nous n'en retiendrons qu'une phrase, au surplus suffisamment explicite: "La station droite a créé la spécialisation fonctionnelle des bras, qui s'est accrue avec la jeunesse de l'homme; l'aptitude au travail, c'est-à-dire l'effort musculaire dirigé par l'intelligence, a fait son apparition dans le monde; elle a développé la droiterie, en déterminant la prédominance du côté droit l'usage devait le moins surmener le cœur."

Le cerveau gauche aurait donc bénéficié de la prédominance du côté droit. Car, nous n'avons pas à nous apprendre, nous avons deux cerveaux, évidemment solidaires l'un de l'autre, mais qui, dans certaines circonstances, n'en ont pas moins un fonctionnement autonome, parfois même contradictoire; ainsi pourrait-on expliquer le doublement de la personnalité, la distinction entre le cerveau supérieur et le cerveau inférieur, etc. toutes questions qui demanderaient de trop longs développements pour être traitées à la légère. Quoi qu'il en soit, le cerveau gauche serait plus noble que le droit; ne l'est-il pas la faculté du langage? Et c'est pourquoi les gauchers seraient de purs dégénérés, parce que, chez eux, le cerveau droit aurait la prédominance sur le gauche; ce qui est le contraire de ce que nous voyons.

Mais voici un autre sens de cloche: les deux cerveaux sont tout à fait semblables au début, ce qui serait, notons-en passant, en contradiction avec la théorie ovulaire (situation de l'enfant dans le sein maternel que nous venons d'exposer. Mais passons et suivons le raisonnement de nos théoriciens. Le côté gauche du corps, étant commandé par le cerveau droit, travaille très peu; par répercussion, le cerveau droit, n'étant que très rarement mis à contribution, finit par s'atrophier; d'où les gauchers seraient des anormaux, tout au moins en état d'infirmité vis-à-vis des droitiers. Or savez-vous le pays qui compte le plus de gauchers? Eh bien, c'est... l'Allemagne!

Un docteur berlinois, qui a entrepris une vaste enquête sur la proportion des gauchers dans l'armée allemande, a révélé que sur 266,000 conscrits, il n'y en a pas moins de 10,000 qui se servent de la main gauche. Et nos voisins en sont si préoccupés que le ministère de la guerre allemand a inscrit l'ambidextrie dans

les règlements militaires comme exercice obligatoire.

Habituellement à se servir de ses deux mains, disent à leur tour les cliniciens, après les anthropologistes, nous ferons de la sorte travailler leurs deux lobes cérébraux. L'effort, se distribuant sur une surface plus grande, déterminera une fatigue moindre, et il ne serait pas impossible, sous l'influence de la pratique systématique, de stimuler assez fortement le cerveau droit pour que la faculté engourdie se réveille, se recrée un organe.

En tout cas, l'utilité de l'ambidextrie nous paraît hors de conteste: abondance de biens ne saurait nuire.

Il y a beau temps, d'ailleurs, déjà plus d'un siècle, qu'il s'est trouvé un avocat pour plaider une aussi juste cause. En 1787, paraissait, sous forme de "Pétition adressée à tous ceux qui ont des enfants à élever", un article fort humoristique, dont nous nous contentons de rappeler les premières lignes, pour en donner le ton:

Je prends la liberté, écrivait l'auteur anonyme de ce libelle, de m'adresser à tous les amis de la jeunesse et de les conjurer de diriger leurs regards compatissants sur mon malheureux sort, afin qu'on veuille bien faire justice du préjugé dont je suis la victime.

Nous sommes deux sœurs jumelles dans notre famille, et les deux yeux de la tête ne se ressemblent pas plus que nous. Ma sœur et moi, nous nous accordions parfaitement ensemble, sans la partialité de nos parents, qui font entre nous deux les distinctions les plus humiliantes.

Depuis mon enfance, on m'a appris à regarder ma sœur comme si elle était d'un rang plus élevé; on m'a laissé grandir sans me donner la moindre instruction, pendant que rien n'a été négligé pour son éducation; des maîtres lui ont enseigné l'écriture, le dessin, la musique et d'autres; mais si, par hasard, je laissais tomber un crayon, une plume ou une aiguille, j'étais sévèrement réprimandée, et plus d'une fois j'ai été battue pour en être gauche et pour manquer de grâce. Il est vrai que ma sœur m'associe à elle dans certaines occasions; mais elle prétend toujours à la supériorité, ne m'appelant que lorsque je lui suis nécessaire, ou seulement pour figurer à côté d'elle.

Ne croyez pas cependant, messieurs et dames, que mes plaintes soient dictées par un motif de vanité; non, mon inquiétude a une base plus sérieuse: c'est la coutume dans notre famille que tout le travail pour se procurer la nourriture repose sur ma sœur et sur moi (et je le dis en confiance à cette occasion, elle est sujette à la goutte, au rhumatisme, à la crampe et à plusieurs autres accidents; alors que deviendra notre pauvre famille? Les regrets de nos parents ne sont-ils pas très grands, d'avoir établi une telle différence entre deux sœurs qui se ressemblent tant?

Vous avez bien compris qu'il s'agit d'un plaidoyer tendant à réhabiliter la main gauche, cette réprochée.

Et voulez-vous savoir quel était l'auteur, qui ne s'était pas fait connaître, de cette judicieuse, autant que spirituelle boutade? Un Américain, alors bête de la France, un physicien du plus

haut mérite, l'inventeur du paratonnerre, le "bonhomme" Benjamin Franklin!

DR. CABANES.

Bal des Olympiens

Le Olympiens, une de nos sociétés du carnaval qui, pour n'être pas la plus ancienne, n'en fait pas moins bien les choses, a donné hier soir à l'Opéra Français son dixième bal annuel. Comme d'habitude la grande salle était brillamment décorée et illuminée et les invités étaient très nombreux.

Le sujet des tableaux était intitulé une "Fantaisie étoilée". 1er tableau, la tempête.

2eme tableau, le calme après la tempête.

3eme tableau, la nuit. Après les tableaux, un voile de gaze s'est levé et a permis au public d'admirer le roi et sa cour.

La reine choisie par le roi était Mlle Marie Rouen, dont tout le monde s'est plu à admirer la grâce.

Voici le nom des demoiselles d'honneur: Mlles William Watson, Anna Monnot, Germaine Rocquet, Lilian Brogan, Mildred Snyder, Edna Lee Lewis.

Comité de Réception. Mr. Crawford H. Ellis président; Messrs. C. E. Alkgeyer, Emile Caboche, W. S. Dirker, Hunt Henderson, J. Edmond Merrill, Louis Planché, Edwin Shelby, Dr. George Tusson, Fred W. Allain, George H. Dunbar, W. McL. Fayssou, George S. Kauser, Charles L. Monnot, Dr. Albert Boquet, R. S. Stearnes, Paul Villeré, D. D. Curran, Chas. A. Desportes, Dr. Alcide Fortier, Walter Léaumont, Philip J. LeGardeur, James J. McLoughlin, J. B. Simmons, Delvaile, H. Théard.

Comité de la Salle. Mr. Henry Planché, président; J. Bernard Avigno, August Capdevielle, Ashton Collins, Dr. Louis J. Gelpi, Charles E. Gilbert, Dr. Samuel Logan, William Montgomery, James Pitot, Bishop C. Perkins, Albert L. Théard, John Brogan Jr., Louis Coiron, Thomas Devlin, Vivian J. Gelpi, Harry Homes, William Matthews Jr., Stewart Maunsell, James J. Planché, George J. Ricau, Wm. H. Renaud Jr., Harold Stream, J. F. Coleman, Allain Frenet, Walter K. Grant, Henry J. D. Harris, Roger Monroe, Pierre D. Olivier, Felix J. Puig, Frazer Rice, P. J. Stoussé, Jos. T. Buddecke.

Edition Hebdomadaire de "L'Abelle"

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières... littéraires, politiques et autres... qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cents le numéro.

Vols

Un jeune noir nommé Robert Ross, a été arrêté hier soir et a été accusé d'avoir volé un revolver valant \$15 appartenant à Peter Rozetto, demeurant à l'angle des rues Bienville et Dauphine.

Anthony Guiteras a été arrêté hier soir et a été accusé d'avoir

volé une bague en diamants valant \$15, appartenant à Mme Anna Matthews, demeurant avenue Tulane No. 1008. Il paraît que Mlle Matthews avait employé Guiteras pour transporter des meubles d'une chambre dans une autre, quand il s'est emparé de la bague qui se trouvait dans le tiroir d'un des meubles. Il a avoué son crime.

En Violation de la Loi

La police est toujours à la recherche des propriétaires de cabarets qui vendent leur marchandises sans avoir de licences. Hier après midi un Italien nommé N. J. Catalanotta, de la rue Washington No. 1413, a été arrêté pour violation de la loi Gay-Shattuck et pour ne pas avoir de licence. Plus tard un autre Italien nommé Salvatore Jendusa, propriétaire d'un bar à Alger, a été également arrêté et accusé du même délit d'avoir vendu des boissons à un mineur. Enfin un peu plus tard Albert J. Sacerdotes, propriétaire d'un bar rue St. Pierre No. 1938, a été arrêté pour avoir vendu des consommations à un homme de couleur, toujours en violation de la loi Gay-Shattuck.

THEATRES.

OPERA FRANCAIS

"Veronique" Opérette de Messager, a été chantée Dimanche soir, à l'Opéra, devant un bel auditoire. La musique de cette œuvre charmante est très mélodieuse; l'air de l'escarpolette, a été tout particulièrement apprécié par le public.

Mr. Brunet a été un très bon Florestan de Valaincourt. Il a joué son rôle avec beaucoup de goût et d'intelligence. Mlle Cortez a délicieusement joué le double rôle d'Hélène et de Veronique. Mlle Bertieri, dans le rôle d'Agathe, a beaucoup plu et Mlle de Thézilat, très amusante dans le rôle d'Ermerance, a été très applaudie.

Du côté des hommes, MM. Joubert et Gamy ont été, comme toujours d'ailleurs, très comiques dans les rôles respectifs de Scraphin et de Coquard.

M. Frances a su donner une note originale au rôle de Loustot. La matinée avait attiré un public nombreux. M. Affre a splendidement chanté le rôle de Lohengrin; il a été très bien secondé par Mlle Thery MM. Montano, Coigno et Combes.

Les "Contes d'Hoffmann", seront représentés ce soir pour la dernière fois, cette œuvre renferme des mélodies magnifiques, qui plaisent beaucoup au public, aussi bien au musicien cultivé qu'au profane. Mlles Yerna et Cortez, MM. Bernard, Combes, Frances et Joubert seront de nouveau au programme.

Mardi, à la requête du public, M. Layrolle fera jouer "Thais", avec Mlle Chantier dans le rôle principal et M. Montano Joubert "Quo Vadis" dont le succès s'affirme à chaque représentation.

Samedi soir, l'Africaine, avec M. Affre comme Vasco de Gama, M. Montano comme Nelusko et Mlle Thery comme Selika. On peut s'attendre avec une pareille interprétation à une soirée magnifique.

Location de 10 à 5 heures chez Werlein, 605 rue du Canal.

TULANE

"Merveilleux" disaient les dames, qui certainement sont juges. Ce n'est pas un de ces héros de romans ni un Caruse qui soulevait cette admiration. Non, messieurs, tout simplement Julian Ellinge, interprète de rôles féminins; et le sexe laid qui a assisté aux trois actes de "Fascinating Widow" est absolument d'accord avec le beau sexe. On a rarement vu des rôles aussi magnifiques à part de très rares exceptions. La robe de mariée d'Ellinge est une merveille de goût.

"The Fascinating Widow" est si différent de tout ce qu'on a vu jusqu'ici et sa représentation a été faite avec tant de discernement et de bon goût que c'est vraiment un des plus beaux et des plus rafraichissants spectacles qu'on ait jamais donné.

Le libretto qui est d'Otto Hauenerbach, est plein de vie et de mouvement, et la musique qui rappelle souvent la mélodie de "Don't Go In the Water, Dear" est délicieuse.

M. Ellinge est depuis de longues années un des acteurs préférés de La Nouvelle-Orléans, mais ceci est la première fois qu'il apparaît dans une pièce de sa composition. C'est dans "Fascinating Widow" qu'il a fait "furor" dans l'est. La Nouvelle-Orléans n'apprécie pas toujours ce que l'est sanctionne, mais ici encore "The Fascinating Widow" fait exception.

CRESCENT

Une foule énorme assistait à la représentation du Crescent Dimanche soir et le bureau de location annonçait "places debout seulement", un peu avant le lever du rideau. La pièce de M. Robert Edson "Where the Trail Divides", excitait la curiosité de la foule qui s'attendait à une pièce faisant dresser les cheveux sur la tête. La foule s'est tant soit peu trompée à ce sujet, car il n'y a qu'un seul homicide en pleine scène et celui-ci a lieu dans le premier acte au moment où le rideau tombe.

La pièce est du même genre que "Stourheart". Elle est bien représentée sous la direction personnelle de M. Edson. L'auteur, George E. Cole, dans le rôle de Bob Manning excelle. Ray a Brown comme Bud Smith est naturel et agréable. Edith Mae Hamilton, comme Bess Landor, l'héroïne de la pièce, est très acceptable. Earl Ross dans le rôle de How Landor, l'Indien, est bon. Terese Lorraine, dans Mrs. Jim Burton, est très bien dans son rôle. Tous les autres rôles sont bien tenus et l'ensemble fait une pièce qui vaut la peine d'être vue.

ORPHEUM

Le programme à l'Orpheum cette semaine, promet de satisfaire les nombreux habitués de ce théâtre si moderne et si populaire. Parmi les nombreux nous noterons une comédie de Shakespeare; chantouses de genre; une saynète comique; récits de voyages; un cheval prodige; un chanteur comique et une jongleuse.

C'est Mlle Perry Haswell, qui pour la première fois produit du Shakespeare en vaudeville. Alors que sa saynète, intitulée "Master Will's Players", n'est pas de Shakespeare, elle est composée de telle façon qu'elle permet la reproduction d'extraits de ses comédies les plus populaires.

Foultton de l'Abelle de la N. O.

No 5. Commencé le 9 Janvier 1913.

Les Aventuriers DE PARIS

PAR PIERRE ZACCONE

(Suite)

La journée fut pleine d'enchantement pour tous les deux, et au bout de quelques heures, Lucien ne songeait même plus à la nuit qu'il avait passée sous le toit du vieil Hermann.

La comtesse l'accablait de questions émus; elle lui demandait l'emploi de son temps, pendant ces deux mois de séparation, et elle cherchait à l'amener doucement à un aveu qui vingt fois vint sur les lèvres de son fils.

Ce dernier prenait un plaisir d'enfant à reculer l'heure de l'aveu qu'il avait à faire... Il lui semblait particulièrement doux de savourer d'avance le bonheur de sa mère en apprenant qu'il avait fait choix d'une compagnie pour sa vie désormais sérieuse; mais quoi qu'il fit, quelque précaution qu'il prit pour ne point

se laisser forcer dans sa discrétion, au tremblement de sa voix, au trouble de son regard, la comtesse n'eut pas de peine à deviner ce qui passait en lui.

Ce ne fut que le soir, après souper, quand ils se trouvèrent seuls dans la petite serre, du premier étage, que Lucien ouvrit enfin son cœur tout entier.

Et alors, il raconta simplement, naïvement, comme cet amour lui était venu.

Il dit quelle pure et chaste enfant il avait rencontrée un jour sur la plage de Trouville; l'émotion qu'il avait ressentie en la voyant et les rêves enivrés que, depuis cette rencontre, il herçait dans son cœur.

C'avait été pendant deux mois, une longue suite d'ivresses infinies que connaissent seuls ceux qui ont aimé. C'était une vie nouvelle qui commençait. Tous les plaisirs qu'il recherchait naquirent lui devinrent, dès lors, différents; il n'eut plus qu'une pensée, se rapprocher de la belle jeune fille; qu'un désir, qu'une ambition: éveiller l'amour dans cette âme qui s'ignorait encore!

—Cher Lucien! dit-elle alors d'une voix profondément émue. Cela devait arriver, et j'y étais préparée... mon amour à moi n'est point égoïste, et je n'ai jamais demandé à Dieu que ton seul bonheur... Et puis, je te connais bien!... Je sais que tu n'oublieras jamais celle dont tu es toute la vie.

—Chère mère adorée... —D'ailleurs, il y a encore une autre chose qui me rassure.

—Quelle chose... parlez! parlez... —Mlle Lucy Beaulieu.

—Vous la connaissez? —Je l'avais remarquée... et plus d'une fois je me suis prise à penser qu'elle ferait un bien jolie comtesse de Frontenay.

Lucien ne répondit pas... il se laissa tomber aux genoux de sa mère, et lui prit les mains qu'il baisa avec un transport de joie folle.

—Ah! je vous aime! je vous aime! babutia-t-il, comme jamais mère ne l'a été en ce monde!

La comtesse s'oublia un moment à contempler son fils dont le front resplendissait; puis un sourire d'une expression exquise releva sa lèvre, et elle força Lucien à s'asseoir auprès d'elle.

—Qu'y a-t-il? interrogea la comtesse. —Oh! presque rien, répondit Lucien, une dernière impression que m'a laissée l'aventure de cette nuit et que je ne parviens pas à chasser tout à fait.

—Expliquez-moi. —Eh bien, figurez-vous que, dans cette maison où j'ai reçu l'hospitalité la plus empressée et la plus cordiale, et qui appartient au vieil Hermann, j'ai rencontré un homme dont la vue m'a frappé plus que je ne saurais le dire.

—A quel propos? —Mon Dieu! peut-être me suis-je trompé, peut-être ai-je mal vu aussi... c'était la nuit... la salle était mal éclairée; et on est quelquefois le jouet de semblables illusions, et pourtant.

—Enfin. —Enfin, il y a, entre les traits de cet homme et les vôtres, une ressemblance qui tient vraiment du merveilleux.

—Que dis-tu?... interrompit vivement la comtesse en se levant à demi, et quel est cet homme? —C'est le fils d'Hermann.

—Quel âge a-t-il? —Vingt-cinq ans environ.

—Et son nom, n'as-tu pas entendu prononcer son nom? —Sa sœur l'a appelé... Rodolphe.

La comtesse retomba sur son siège, pendant qu'une pâleur livide couvrait ses joues.

Mais cette défaillance dura à peine le temps de l'indiquer; presque aussitôt, elle pressa ses tempes de ses deux mains glacées, comme pour en chasser une idée importune, et une sorte de idées nerveuses crispa sa lèvre.

—Le hasard a quelquefois de ses caprices, dit-elle, d'un ton saccadé, et il ne faut pas y attacher plus d'importance qu'il ne convient. En ce moment, d'ailleurs, nous avons autre chose à faire que de nous occuper du vieil Hermann et de son fils Rodolphe. Dès demain, ainsi qu'il a été arrêté, nous nous préparons au départ. Dans deux jours, tu prendras les devants avec M. Ducros, notre intendant, et dès que l'hôtel aura été mis en état à Paris, j'irai le rejoindre pour te demander l'adresse de M. Beaulieu... Est-ce cela?

—Ah! ma mère! ma mère! —Voilà qui est entendu. Il se fait tard, tu as besoin de repos; moi-même, je suis un peu fatiguée. Va te mettre au lit, et demain nous prendrons nos dernières dispositions.

Les deux jours suivants se passèrent sans autre incident, et le matin du troisième jour, Lucien partit, accompagné de l'intendant de la comtesse, avec lequel il allait prendre le train de Paris.

Mme de Frontenay avait bien paru préoccupée depuis la conversation qu'elle avait eue avec

son fils, mais ce dernier n'y arrêta pas autrement sa pensée, convaincu qu'il était que la grande démarche qu'elle allait tenter, absorbait seule l'esprit de sa mère.

Il partit donc le cœur joyeux, impérieusement attiré vers Paris, par la certitude qu'il emportait d'être bientôt l'heureux époux de mademoiselle Lucy Beaulieu.

Quant à la comtesse, elle assista presque indifférente à cette séparation qui devait être de si courte durée, mais dès que Lucien eut disparu, elle regagna vivement son appartement, et fit mander près d'elle un vieux serviteur du nom de Jérôme, qui appartenait à la domesticité du château depuis un grand nombre d'années.

—Gérôme accourut aussitôt. —Mon ami, dit alors la comtesse, je vous ai chargé avant-hier d'une mission que vous avez dû remplir avec votre zèle ordinaire. Il s'agissait de rechercher dans les environs une habitation qui appartenait, m'a-t-on dit, à un nommé Hermann. L'avez-vous fait ainsi que je vous en ai prié?

—Oui, madame la comtesse. —Vous avez vu cet homme? —Non, madame. —Son fils, alors. —Lui, non plus, ils étaient tous deux absents, mais j'ai trouvé sa fille Bertha.